

avait dans leur manière d'être dans leurs rapports, d'inexplicables contrastes.

L'une était forte et soumise ; l'autre faible et maîtresse. Le caractère énergique, entier d'Éléonore pliait devant la moindre volonté de Lucie, et l'on s'apercevait facilement que cette condescendance ne résultait pas de sa position, mais qu'elle naissait d'une affection dévouée, ardente, prête aux plus grands sacrifices comme aux plus petites concessions. C'était la tendresse, la sollicitude continuelles d'une mère pour l'enfant de prédilection qu'elle a failli perdre ; c'était un attachement exclusif, sans bornes, et dans lequel semblait s'absorber tout sentiment personnel. Lucie en recevait les témoignages avec affection, avec reconnaissance ; pourtant on devinait qu'elle éprouvait parfois une sorte d'étonnement de cette complète abnégation, et qu'elle ne se trouvait pas à la hauteur d'une si vive amitié. D'abord le comte avait éprouvé pour la demoiselle de compagnie une sorte de répulsion ; il trouvait à sa beauté un caractère trop viril, à son esprit trop peu de grâce et de finesse : mais quand il vit combien elle était dévouée à Mme Vialart, il lui pardonna de manquer d'élégance et de distinction et d'avoir de grands yeux noirs à fleur de tête qui n'exprimaient jamais qu'une tristesse inintelligente et cette sorte d'exaltation intérieure et sombre qui éclate dans les regards de certains fous.

Quelques semaines s'écoulèrent. La comtesse s'était arrangée à P... comme si elle avait dû y rester toute sa vie. Elle se mit à compléter sa collection de plantes, et les rives de l'Ornain enrichirent son herbier de plusieurs espèces rares. Quant elle ne s'occupait pas de botanique elle dessinait, elle traçait les plans ou bien elle allait dans la campagne questionner les paysans sur la statistique du pays et leur façon de vivre. Elle parvint à créer, ce qui ne s'était jamais vu à P... une espèce de société un soir le curé et le notaire vinrent prendre le thé chez elle avec Mme Vialart et sa demoiselle de compagnie, et l'on veilla jusque vers minuit.

Miss Diana se serait horriblement ennuyée de ce genre de vie si un intérêt puissant ne l'eût incessamment préoccupée ; mais elle était dans une situation d'esprit qui donnait de l'importance aux faits les plus insignifiants et qui développait ces instincts de coquetterie. Jamais elle n'avait pris tant de soin pour parer sa beauté ; jamais elle n'avait mis tant d'ostentation à manifester tous ses avantages : c'était pour elle un triomphe, une joie de paraître brillante, radieuse, dans ce petit cercle où elle se trouvait en face de Lucie. Elle prenait plaisir à rapprocher son frais visage de ce visage pâle et souffrant, à dominer de sa riche taille la taillie frêle et affaissée de Mme Vialart, comme si cette seule comparaison l'eût vengée.

Mais ni Albert ni Lucie n'y prenaient garde, et elle comprit enfin avec un amer dépit qu'elle n'avait pu éveiller en eux aucun sentiment d'en- vie ou de regret.

Malgré la réserve hautaine de son caractère, miss Diana avait laissé l'hôtesse de l'*Aimable-Folie* prendre avec elle certaines habitudes assez familières ; peut-être y avait-il un calcul au fond de cette condescendance, et voulait-elle tâcher d'apprendre par Mme Badillard des choses que personne autre n'eût osé lui dire. Un soir qu'Albert était chez Mme Vialart, et que la comtesse occupée de son herbier ne songeait pas encore à demander le thé, Mme Badillard vint trouver miss Diana qui était seule dans la salle.

—Mademoiselle n'est pas sortie, dit-elle ; pourtant il faut un temps des plus agréables, un clair de l'une comme le jour.

—Ma tante n'est pas disposée à sortir, avec qui voulez-vous que je me promène ? répondit-elle d'un air de mauvaise humeur impatientée.

—Si mademoiselle voulait, si j'osais lui proposer de l'accompagner nous irions dans le pré ou bien le long du grand chemin jusqu'à la maison blanche ; c'est très joli de ce côté-là.

—Oui, allons, je le veux bien, dit vivement miss Diana.

Peut-être rencontrerons-nous M. le comte ; il va toujours se promener dans le bois là-bas ; il y a bien trois bonnes lieues par de mauvais chemins. Quelle idée de s'en aller ainsi sur ses pieds, à travers les champs, pour le plaisir de marcher, tandis qu'on pourrait se faire traîner dans une bonne voiture, sur une route unie comme la main, la route d'ici à Bar-le-duc !

Miss Diana et l'hôtesse s'en allèrent, en suivant le grand chemin, jusqu'à la maison blanche ; là, miss Diana s'arrêta et regarda un moment devant elle. La lune baignait d'une vive lumière tout le paysage. D'un côté se déroulait la vaste prairie que traversait l'Ornain ; de l'autre, on apercevait la maison à travers les peupliers, et plus près le jardin clos par une haie d'aubépine qui bordait la grande route.

Il y a du monde chez Mme Vialart ; je vois trois personnes là-bas dans l'allée, dit l'hôtesse : c'est peut-être M. le comte.

—Peut-être, dit miss Diana en s'essayant sous la haie et en faisant signe à Mme Badillard de se mettre près d'elle.

—Mademoiselle n'est pas très commodément pour reposer, dit l'hôtesse ; elle devrait entrer chez Mme Vialart.

—Non, répondit sèchement Diana ; je ne vais volontiers que chez les femmes que je connais bien, et il me semble que ma tante a été un peu vite en se liant avec celle-ci.